

1770

Preface to Les Georgiques de Virgile

Abbé Jacques Delille

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Delille, Abbé Jacques, "Preface to Les Georgiques de Virgile" (1770). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. Paper 20.

http://scholarworks.umass.edu/french_translators/20

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

Jacques Delille. Les Géorgiques de Virgile, traduction nouvelle en vers françois, avec des Notes. Par M. Delille, professeur de l'Université de Paris, au College de la Marche. A Paris, Chez Claude Bleuet, libraire... M.DCC.LXX. Avec Approbation et privilege du Roi.

BNF YC-5522

Discours préliminaire (pp. 1-47).

Outline.

1. Delille begins with contemporaneity of subject and "l'agromanie moderne."
*** see excerpts below
2. On Virgil, his project.
3. Criticisms of the Georgics and Delille's replies (5-14); the criticisms fall into five categories of "errors":
 - Errors stemming from a prejudice against poetry; Virgil cited by Pliny as authority
 - Errors due to antiquity of poem. Delille reminds his readers that agriculture was to Romans nearly as important as the art of war. Delille notes that Virgil made only a few astronomical "errors," and observes that his evocation of bees is accurate.
 - Some critics decry Virgil's lack of "méthode"; Delille sees this as a "modern" issue.
*** see below
 - While some critics decry Virgil's lack of transitions, Delille argues that his transitions are « dans les choses ».
*** see below
 - Some critics fault the Georgics for "défaut d'intérêt"; Delille replies that this poem is the model for the union of "l'utile et l'agréable." Virgil's talent for "heureuses digressions," exploring possibilities of topic, always coming back to his subject, "sage même dans ses écarts." "Concluons que si l'utilité, l'agrément du sujet, le génie de l'art du poète peuvent rendre un poème intéressant, on ne peut refuser cet éloge aux Géorgiques" (10). The English have a more varied poetic repertory than the French, who only like poetry when written for the theater.
*** see below
4. Outline of the 4 books of the Georgics.
5. Other poems inspired by Virgil: P.Vanière, Praedium rusticum; Rapin, Poème sur les jardins. (opinions of Dryden and Desfontaines on Rapin); Thompson, [Seasons]. JD finds something lacking in all of these. Without citing authors, mentions Saint-Lambert's Saisons and someone else's JD compliments both.
6. Delille discusses the principles governing his translation... (21 ff.)
*** see below

//1// Discours préliminaire. [beginning]

On ne peut publier dans un moment plus favorable la traduction d'un ouvrage sur l'Agriculture. Cette matiere est devenue l'objet d'une foule de livres, de recherches & d'expériences. Dans toutes les parties du Royaume, je vois s'élever des Sociétés d'Agriculture. On a imaginé de nouvelles façons de labourer et de semer. Plusieurs Citoyens ont eu la générosité de sacrifier des arpens de terre et des années de récolte à

des essais sur l'économie rurale. L'Agriculture, comme les autres Arts, a ses amateurs. La mode a disputé à la philosophie l'honneur d'ennoblir ce que le luxe et l'orgueil avoient long-temps avili; et la théorie de cet art occupe presque autant de têtes dans les villes, que la pratique exerce de bras dans les campagnes. Il est vrai que, lorsque j'ai interrogé les Cultivateurs de profession, que nos Cultivateurs de ville sont tentés de regarder comme des espèces de machines un peu moins ingénieuses que celles qu'ils ont imaginées; je leur ai entendu dire que toutes ces découvertes faites dans le cabinet, souffroient de grandes difficultés sur les lieux. Cependant, malgré ces observations, malgré le ridicule de l'Agromanie, //2// il faut convenir que l'agriculture ne peut que gagner aux travaux des Sçavans; par leurs secours, elle sortira insensiblement des sentiers étroits que lui a tracé la routine, & des ténèbres où la retient un instinct aveugle.

On ne s'est pas contenté de chercher des méthodes nouvelles, on a voulu connoître celles des Anciens. . . .

//7// Est-il bien vrai, en troisième lieu, que les Géorgiques manquent de méthode? J'avouerai ici, puisque l'occasion s'en présente, que je trouve peu fondée la préférence que nous accordons en ce genre à nos ouvrages sur ceux des Anciens; & j'observe que ce préjugé a pris naissance dans un temps où Perrault censuroit ce qu'il n'entendoit pas; où La Motte défiguroit Homère pour le corriger. Je crois qu'en fait d'écrits il y a deux sortes de méthodes; //8// celle qui doit se trouver dans les ouvrages de raisonnement, & celle qu'on exige dans les ouvrages d'agrément. Dans les uns, l'esprit déjà rebuté par la sécheresse des matières, ou fatigué de leur obscurité, veut au moins que l'ordre le plus méthodique, la filiation la plus exacte des idées lui épargne une attention trop pénible. Dans les autres, l'Auteur doit songer d'abord à la suite naturelle des idées; sans doute. Mais un devoir non moins essentiel, c'est l'effet & la variété; il faut qu'il place chaque objet dans son plus beau point de vue, qu'il le fasse ressortir par les oppositions, qu'il contraste les couleurs, qu'il varie les nuances, que le doux succède au fort, le riant au sombre, le pathétique aux descriptions. L'esprit qui veut être amusé ne demande pas qu'on le traîne lentement sur toutes les idées intermédiaires, qu'on lui fasse compter, pour ainsi dire, successivement tous les anneaux de cette chaîne; il veut voler d'objets en objets, faire une promenade et non pas une route. Voilà la méthode de Virgile.

. . . .
//9// On reproche aussi à Virgile le défaut de transitions. J'avoue qu'elles sont moins marquées, ou plutôt moins traînantes que celles de nos ouvrages de philosophie, et même de poésie & d'éloquence. Elles consistent pour l'ordinaire dans une conjonction qui marque, entre ce qui précède & ce qui suit, ou une opposition, ou une ressemblance, ou quelque autre rapport; cette conjonction tient peu de place. Par ce moyen, le style marche rapidement; point de vuide d'idées; point de liaisons froides, allongées; où nous mettons une phrase, Virgile ne met qu'un mot. Il doit en être d'un poème comme d'un tableau; les teintes qui séparent les différentes couleurs, doivent être si légères, que l'oeil le plus attentif, même en apercevant leur variété, ne puisse distinguer celle qui finit de celle qui commence. Mais, pour que les liaisons aient cette légèreté, il faut que les idées elles-mêmes se lient naturellement, & que pour passer //10// de l'une à l'autre, l'Auteur n'ait pas besoin d'un long circuit. Personne n'a mieux connu cet art que Virgile. Ses transitions sont dans les choses plus que dans les mots; & comme il n'y a jamais un grand intervalle entre l'idée qui suit et celle qui précède, il ne lui faut pas de longues transitions pour le

remplir.

//14// . . . parmi nous, il est si difficile de faire lire des vers qui n'aient pas été récités sur le théâtre, que tous les jeunes talens se jettent dans cette carrière. D'ailleurs on sait que le style de la Tragédie n'est guère que celui de la conversation noble; le style de la Comédie, celui de la conversation familière. Notre langue resserrée jusqu'ici dans ces deux genres, est restée timide et indigente, & n'acquerra jamais ni richesse ni force, si, toujours emprisonnée sur la scène, elle n'ose se promener librement sur tous les sujets susceptibles de la grande & belle poésie. On ne peut donc savoir trop de gré à ceux qui au lieu de grossir cette foule de Drames platement imités, ou monstrueusement originaux, nous ont donné des Poèmes sur les //15// travaux des arts ou sur les beautés de la nature; c'est pour notre langue un monde nouveau dont elle peut rapporter des richesses sans nombre.

....

//21// Il me reste à parler de ma Traduction, et des difficultés que j'y ai rencontrées. Comme ces difficultés viennent principalement de la différence des deux langues, * //22// elles m'ont conduit à quelques réflexions sur ce sujet, que je ne crois pas

* [Delille's note :] M. Leibnitz avoit formé le projet d'une langue universelle; mais malheureusement ce projet est plus séduisant que possible.

On demande comment les hommes qui ont eu la même origine, ont pu parler différentes langues. Mais on devrait demander plutôt, comment il a été possible qu'une grande quantité d'hommes parlât la même langue. En effet, il se trouve une si grande différence dans la conformation de //22n// nos organes, la combinaison des sons est si variée, si infinie, qu'il est bien étrange qu'une multitude d'êtres se soit réunie constamment à articuler de la même façon une même suite de sons pour exprimer une certaine suite d'idées qui auroit pu être exprimée tout aussi facilement par une foule infinie d'autres combinaisons.

Les hommes concentrés dans un même canton ont pu par la force d'une habitude continuelle, surmonter les obstacles que la Nature & la foule des hazards mettoient à l'identité de leur langage; mais dès qu'ils se sont séparés, la Nature a repris ses droits. Le langage s'est altéré insensiblement; & ses altérations ont augmenté de génération en génération, au point que le premier peuple n'a plus entendu la langue du second. Une colonie de Normands, sur la fin du siècle dernier, alla s'établir sur les côtes de Saint-Domingue, & forma les Flibustiers & les Boucaniers. Etant restés vingt ans sans avoir de relations avec les François, quoiqu'ils communiquassent entr'eux, la langue qu'ils avoient tous apprise & parlé dès leur enfance, se trouva tellement dénaturée, qu'il n'étoit plus guere possible de les entendre.

Non-seulement les mots de la langue se sont corrompus; mais la nouveauté des objets y en a introduit de nouveaux. Par exemple, auroit-on pu parler la même langue en Espagne & à la Chine, lorsque toutes les productions du pays, les plantes, les animaux sont si différents? joignez à cela la différence des moeurs; comment est-il possible que la langue d'un peuple ictiophage soit la même que celle d'un peuple chasseur; celle d'un peuple chasseur, la //23n// même que celle d'un peu[p]le pasteur; celle d'un peuple pasteur, la même qu'un peuple guerrier?

La différence des climats a dû aussi en apporter une considérable dans la langue. Dans les climats du midi, les organes ont toutes leur souplesse; aussi les mots sont

coulans, harmonieux; la douce influence de l'air invite à la gaieté, enflamme l'imagination, augmente le babil: les mots y sont allongés, abondans. La Nature ne présente que des objets riens, les mots y sont doux & flatteurs. Dans les pays du nord, l'organe est resserré par le froid, aussi la prononciation est dure, paresseuse. La Nature n'y présente que des objets hideux, hérissés; la tristesse du climat se communique aux esprits; le silence lugubre de la nature produit la taciturnité, raccourcit les mots, multiplie les monosyllabes; toutes les langues méridionales composées de mots différens, ont à peu-près le même caractere de douceur & d'harmonie; celles du nord différent de même par les mots, & se ressemblent également par l'âpreté des sons.

La différence des mots qui composent les langues, amenera nécessairement celle du génie de ces langues. Ce qui fait les mots d'une langue, c'est la différente combinaison des mots entr'eux, leurs rapports avec les idées qu'ils expriment, rapports qui peuvent être plus directs ou plus réfléchis, plus justes ou moins exacts. Ce qui fait encore le génie des langues, c'est leur facilité ou difficulté à exprimer certaines idées, leur richesse ou leur prolixité. Mille causes peuvent varier leur génie; plusieurs de //24n.// celles qui varient les mots d'une langue, varient son génie; nous avons dit que dans telle langue il y auroit une foule de mots qui manqueroient à une autre. Le genre de vie d'un peuple amene nécessairement une foule de mots qui lui seront particuliers. On remarquera tous les objets qui frapperont continuellement; on observera toutes leurs nuances, tous leurs genres, toutes leurs especes; on aura des synonymes. On observera toutes leurs qualités; on aura des adjectifs. On observera leurs différentes actions sur les corps; on aura des verbes. Les Arabes ont cent cinquante mots pour exprimer lion, & trois cent pour exprimer le mot serpent.

Nous avons dit aussi que les mots d'une langue seroient doux, que les autres seroient durs. Cela détermine encore le génie d'une langue. La premiere aura plus de facilité à exprimer des choses agréables & voluptueuses; la seconde des choses horribles & sombres. La peinture des jardins d'Armide appartenoit à la langue Italienne; celle de l'enfer & du combat des anges ne convenoit guere qu'à la langue Angloise.

Le génie d'une langue est encore déterminé par celui de la nation, & ce qui détermine le génie d'une nation, c'est d'abord le climat, ensuite le gouvernement. Dans les climats du midi, l'imagination plus vive, plus exaltée, peindra les objets d'une maniere plus brillante, les images seront plus fréquentes, plus hardies; le passage d'une idée à l'autre sera plus brusque; dans les climats moins chauds, l'imagination plus tempérée produira //25n.//des ouvrages plus froids & plus corrects. Dans les pays plus froids encore, l'imagination laissant plus de flegme, on raisonnera mieux, & on parlera moins bien; on aura plus de profondeur que de saillie. La nation produira plus de Philosophes que de Poëtes; & ces Poëtes seront plus profonds, plus penseurs que ceux des autres nations.

Cependant ce qu'on dit ici des pays froids ne convient pas à tous les peuples; aux Anglois, par exemple, dont les ouvrages ont une effervescence & une force d'imagination prodigieuse. C'est ce qui prouve l'influence du gouvernement sur le génie d'une nation, & par contre-coup, sur celui de la langue; dans un pays où tout le monde est libre, la langue est fiere & précise. Dans les Monarchies où l'on dépend d'un Prince à qui on doit du respect, & de Supérieurs qu'on est forcé de ménager, la langue aura moins de fierté & de précision. Elle aura de la délicatesse, de l'élégance, de la finesse qui consiste à ne

déplacées ici.

Chez les Romains, le peuple étoit Roi; par conséquent les expressions qu'il employoit partageoient sa noblesse. Il y avoit peu de ces termes bas dont les grands dédaignassent de se servir; & des expressions populaires //23// n'auroient pas signifié, comme parmi nous, des expressions triviales. Voilà donc une foule de mots que leurs Poètes pouvoient employer sans dégrader leur style. On peut en dire autant d'une multitude d'idées & d'images qui n'étoient point ignobles, parce que le caractère de souveraineté dont le peuple étoit revêtu, imprimoit un caractère //24// de noblesse à toutes ses actions, et par contre-coup aux idées et aux images qui les exprimoient ou qui en étoient empruntées. Parmi nous, la barrière qui sépare les Grands du peuple, a séparé leur langage, les préjugés ont avili les mots comme les hommes; & il y a eu, pour ainsi dire, des termes nobles et des termes roturiers. Une //25// délicatesse superbe a donc rejeté une foule d'expressions & d'images. La langue, en devenant plus décente, est devenue plus pauvre, & comme les Grands ont abandonné au peuple l'exercice des arts, ils lui ont aussi abandonné les termes qui peignent leurs opérations. De-là la nécessité d'employer des circonlocutions timides, d'avoir recours à la lenteur des périphrases, enfin //26// d'être long de peur d'être bas; de sorte que le destin de notre langue ressemble assez à celui de ces Gentilshommes ruinés, qui se condamnent à l'indigence de peur de déroger.

A la pauvreté s'est jointe la foiblesse. Le peuple met dans son langage cette franchise énergique qui peint avec force les sentimens & les sensations. Le langage des Grands est circonspect comme eux. Aussi dans tous les pays où le peuple donne le ton, on trouve dans les écrits des sentimens si profonds, si forts, si convulsifs, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il est impossible de les faire passer dans une langue qui exprime foiblement, parce que ceux qui donnent le ton sentent de même.

Il y a même dans ces langues des idées qui manquent absolument d'expressions. Les Romains, pour rendre l'action de faire du bien, avoient une foule de mots: nous n'avons que depuis peu celui de *bien-faisance*. N'est-ce pas encore parce qu'à Rome c'étoit le peuple qui fixoit la langue, et que parmi nous ce sont les Grands?

Les moeurs n'influent pas moins sur la langue que le gouvernement. Les Romains se voyoient toujours en public, &, pour ainsi dire, en perspective: nous nous voyons de plus près & plus en détail. Dans leurs assemblées tumultueuses, l'effervescence de l'ambition, l'enthousiasme de la liberté, //27// faisoient fermenter avec violence leurs passions; dans nos petites sociétés, l'envie de plaire, l'esprit de galanterie les contraint, les modifie ou les masque [sic for the singular verbs]; les Romains vivoient davantage dans les campagnes, & nous davantage dans les villes. Ils ont dû pendre mieux les objets physiques, & nous avons dû mieux exprimer les idées morales; ils ont eu des mots pour toutes les productions de la terre, & nous pour tous les mouvemens du coeur. Les grands

laisser entrevoir que la moitié de ce qu'on dit. Dans les pays Despotiques, où l'esclave n'ose parler à son maître, la langue prendra un ton allégorique & mystérieux: & c'est-là que naîtront les apologues & le style figuré.

Enfin, le degré de civilisation d'un peuple influe beaucoup sur sa langue. Les peuples barbares ont une langue très-grossière: presque tous les verbes à l'infinitif, point de ces mots abstraits qui lient les idées, qui expriment les propriétés générales, des corps ou les notions purement spirituelles. Enfin le défaut d'idées amène la disette de mots.

ressorts de l'ame, les grands éclats des passions; voilà ce qu'ils ont dû peindre avec force: les nuances de ces mêmes passions, la délicatesse des sentimens, & les fibres les plus imperceptibles de l'ame; voilà ce que notre langue sait rendre avec finesse.

C'est sans doute ce qui a fait long-temps regarder comme étrangere à notre langue la poésie Epique, qui vit d'images et de descriptions. Ronsard & quelques autres, imitateurs des Anciens plutôt que peintres de la nature, ont écrit sans succès en ce genre, ont rempli leurs poésies de descriptions, d'épithètes dans le goût des Grecs & des Romains. Cette manière n'a eu qu'un temps. Est-ce, comme on l'[']a dit, parce qu'ils ont méconnu le génie de leur langue? Non; puisqu'elle n'étoit pas encore formée: mais c'est qu'ils ont méconnu ce qui détermine le génie, c'est-à-dire, celui de la nation, & l'influence des moeurs, qui nous resserrant //28// dans l'enceinte des villes, ont par un ascendant invincible, détourné nos idées, & par conséquent notre langue, des objets physiques vers les objets moraux. Aussi un poème sur l'agriculture est-il bien plus difficile à écrire en François, qu'un poème sur la Morale. Outre leur caractere général, les langues ont encore un génie particulier dépendant des mots qui les composent, de leurs sons, de leurs combinaisons entr'eux. A cet égard la langue françoise, comparée avec la langue latine, perd encore au parallèle. [Delille describes the stylistic advantages of declensions, simple conjugations, etc] . . . Ainsi, tandis que la langue Françoise, embarrassée d'articles, de prépositions, de verbes auxiliaires, se traîne lentement, la langue Latine, que la désinence de chaque mot dispense de se charger de tout cet attirail, s'avance d'un pas rapide & dégagé.

Elle n'en a pas moins de supériorité sur la nôtre par l'harmonie. En effet, soit que l'on considère les mots pris séparément, notre langue est pleine d'*e* muets, de syllabes //29// sourdes qui trompent l'oreille, amortissent les sons & interceptent l'harmonie; soit que l'on considère les mots liés entr'eux, l'inversion permet aux Latins d'essayer une foule de combinaisons, jusqu'à ce qu'ils aient assorti & marié les mots de la manière la plus flatteuse pour l'oreille. Au contraire, l'obligation de ranger toujours nos phrases dans le même ordre de construction, donne plus rarement à l'Ecrivain l'occasion de faire entre les mots des alliances agréables, de varier le nombre du style & la cadence des périodes. Ajoutez que, dans une langue où l'inversion est permise, il est plus aisé de trouver, non-seulement la juste proportion qui doit régner dans la coupe des phrases, mais encore la gradation qui doit se trouver entre les idées.

Les regles de la poésie sont aussi bien plus faciles à observer, que celles de la poésie Françoise; la gêne qu'elle impose n'approche pas de l'esclavage où est réduit le poète François par l'obligation de suspendre l'hémistiche, de remplir le nombre des syllabes, d'éviter le froissement des sons qui se heurtent désagréablement, & sur-tout de porter le joug de la rime, qui seul est plus pesant que toutes les entraves de la poésie Latine.

Enfin, malgré cette gêne, l'observation des regles de notre poésie produit de moins grandes beautés que l'observation des //30// règles de la poésie Latine. Dans celle-ci, le mélange marqué des syllabes breves & longues amene nécessairement le rythme. Dans la nôtre, les regles ne prescrivent rien sur leur nombre arithmétique; de sorte que des vers François peuvent être réguliers sans être nombreux, et satisfaire aux Loix de la versification, sans satisfaire à celles de l'harmonie.

[Discussion of "harmonie imitative follows." Delille cites Pope for "exemple et précepte." Latin remains the superior language for this effect.]

//32// Cependant j'ose le dire: j'ai cru sentir plusieurs fois que ces difficultés ne seroient pas invincibles pour un grand Ecrivain, s'il vouloit déroger jusqu'à Traduire. Si le climat, le gouvernement, les moeurs, influent, comme je l'ai dit, sur les langues, le génie des grands Ecrivains n'y influe pas moins: c'est lui qui les dompte, les plie à son gré, qui rajeunit les mots antiques, naturalise les nouveaux, transporte les richesses d'une langue dans une autre, rapproche leur distance, les force, pour ainsi dire, à sympathiser, rend fécond l'idiôme le plus stérile, rend harmonieux le plus âpre, enrichit son indigence, fortifie sa foiblesse, enhardit sa timidité, met à profit toutes ses ressources, lui en crée de nouvelles, en fait la langue de tous les lieux, de tous les temps, de tous les arts.

La lecture de nos bons Poètes en fournit une infinité d'exemples. Depuis que notre langue a été, si j'ose ainsi parler, fécondée par ces grands génies; une foule d'idées, d'expressions, d'images qu'il auroit paru impossible de transporter dans notre langue, sont déjà adoptées, ou n'attendent pour l'être qu'un Ecrivain habile.

[examples drawn from Boileau, Racine, Virgil]

//34// Notre langue maniée avec adresse, subjuguée par le travail, peut donc descendre sans bassesse aux objets les plus communs, s'élever sans témérité jusqu'aux plus nobles, peindre presque tout par des images, des sons ou des mouvemens.

C'est dans cette persuasion que j'ai hasardé une traduction des Géorgiques; je crois devoir rendre compte au Public des vues dans //35// lesquelles j'ai entrepris cette traduction, des raisons qui m'ont décidé à la faire en vers, et du système de version que j'ai cru devoir suivre.

J'ai toujours regardé les Traductions comme un des meilleurs moyens d'enrichir une langue. La différence de gouvernemens, de climas et de moeurs, tend sans cesse à augmenter celle des idiômes. Les Traductions, en nous familiarisant avec les idées des autres peuples, nous familiarisent avec les signes qui les expriment. Insensiblement elles transportent dans la langue une foule de tours, d'images, d'expressions qui paroissent éloignés de son génie; mais qui, s'en rapprochant par le secours de l'analogie, quelquefois s'annonçant comme le seul mot, la seule expression, la seule image propre, sont soufferts d'abord, & bientôt adoptés. Tant qu'on écrit des ouvrages originaux dans sa langue, on n'emploie guère que des tours, des expressions déjà reçues, on jette ses idées dans des moules ordinaires, et souvent usés. Lorsqu'on fait une version, la langue dans laquelle on traduit, prend imperceptiblement la teinture de celle dont on traduit; écrire un ouvrage original dans sa langue, c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, consommer ses propres richesses: Traduire, c'est importer en quelque façon dans sa langue, par un commerce heureux, les trésors des langues étrangères. En un mot, //36// les Traductions sont pour un idiôme, ce que les voyages sont pour l'esprit.

La traduction des Géorgiques étoit plus propre qu'aucune autre, si elle eût été entreprise par un grand Poète, à donner à notre langue des richesses inconnues. Une belle version de l'Enéide l'enrichiroit moins: les aventures héroïques s'éloignent moins de son génie. Les opérations champêtres, les détails de la nature physique; voilà ce qu'il falloit la forcer à exprimer noblement, & c'eût été une véritable conquête sur sa fausse délicatesse, & son dédain superbe pour tout ce que nos préjugés ont osé avilir.

[Advantages of verse translations: More faithful. Verse is more memorable because of its

harmonie: "C'est que l'oreille cherche naturellement le rythme, & sur-tout dans la poésie" (36). Another "charme" of poetry, one's sense of "la difficulté vaincue":]

//36// Une des choses qui nous frappe //37// le plus dans un tableau, dans une statue, dans un poème, c'est qu'on ait pu donner au marbre de la flexibilité; c'est qu'une toile colorée fasse illusion à la vue; c'est que des vers, malgré la gêne de la mesure, aient la même liberté que le langage ordinaire: & c'est encore un avantage dont le Traduction en prose prive son original.

[The "caractère" of prose is too different, deforms poetry:]

//37// Ce qui n'est que saillant en vers devient tranchant en prose, ce qui n'est que fort devient dur, ce qui n'est que vif devient brusque, ce qui n'est que hardi devient téméraire.

...

[Comparisons with prose translations of Desfontaines--"assurément le meilleur traducteur d'Virgile que nous avons" (38). Prose lacks especially harmonie imitative. JD gives several examples comparing Virgil's text with Desfontaines's trans and with his own. Part of problem with prose is its "timidité."]

//41// A l'égard de ceux qui prétendent que la meilleure traduction en vers défigure les originaux et affoiblit leurs beautés, il me suffit de leur opposer celle d'Homere par le célèbre Pope. J'ai vu des personnes très-instruites de la langue Grecque, convenir de bonne foi que la Traduction leur avoit fait infiniment plus de plaisir que l'original. Celle de Virgile par Dryden m'a paru moins nerveuse, moins brillante, plus négligée; mais encore est-il vrai qu'il nous fait mieux connoître Virgile, que les meilleures versions en prose. C'est du moins un Poète qui traduit un Poète.

Il me reste à parler du système de traduction que j'ai suivi, & des libertés que //42// je me suis permises. J'ai toujours remarqué qu'une extrême fidélité en fait de Traduction étoit une extrême infidélité. Un mot est noble en Latin; le mot François qui y répond est bas: si vous vous piquez d'une extrême exactitude, la noblesse du style est donc remplacée par de la bassesse.

Une expression Latine est forte & précise; il faut en François plusieurs mots pour la rendre: si vous êtes exacte, vous êtes long.

Une expression est hardie dans le Latin, elle est tranchante en François: vous remplacez donc la hardiesse par la dureté.

Une suite de mots est harmonieuse dans l'original; ceux qui y répondent immédiatement peuvent n'être pas aussi mélodieux: l'âpreté des sons va donc prendre la place de l'harmonie.

Une image étoit neuve dans l'Auteur Latin; elle est usée en François: vous rendez donc une image neuve par une image triviale.

Un détail géographique, une allusion aux moeurs pouvoit être agréable dans votre Auteur au peuple pour lequel il écrivoit, & ne l'être pas pour vos lecteurs; vous n'êtes donc qu'étrange, lorsque votre Auteur est intéressant.

Que fait donc le Traducteur habile? Il étudie le caractere des deux langues. Quand leurs génies se rapprochent, il est fidele; quand ils s'éloignent, il remplit l'intervalle //43// par un équivalent, qui, en conservant à sa langue tous ses droits, s'écarte le moins qu'il

est possible du génie de l'Auteur. Chaque Ecrivain a, pour ainsi dire, sa démarche & sa physionomie. Il est plus ou moins chaud, plus ou moins rapide, plus ou moins ingénieux; on ne prendra donc pas pour rendre le style toujours vrai, toujours précis, toujours simple de Virgile, le style brillant, fécond & diffus d'Ovide.

On consultera ensuite le genre d'ouvrage. On ne traduira pas un poème didactique, comme un poème épique, les Géorgiques, par exemple, comme l'Enéide.

Chaque morceau de l'ouvrage a aussi son caractère dépendant du fond des idées & du mouvement du style: les idées sont simples ou brillantes, gaies ou sombres, riantes ou majestueuses. Le Traducteur non-seulement ne confondra pas ces différents tons, ces différentes couleurs; mais en saisira, autant qu'il lui sera possible, les nuances principales.

....

//43// Enfin, il [le traducteur] portera le scrupule jusqu'à conserver à chaque membre de phrase la place //44// qu'il occupe, toutes les fois que la gradation naturelle des idées l'exigera. Il s'attachera sur-tout à rendre chaque trait avec précision. Il ne mettra que rarement en deux vers ce que son Auteur exprime en un. Plus un trait gagne en étendue, plus il perd en force. C'est une liqueur spiritueuse, qui, lorsqu'on y verse de l'eau, diminue de qualité en augmentant de quantité.

C'est sur-tout dans un ouvrage didactique, comme les Géorgiques de Virgile, que la précision est essentielle: un précepte exprimé brièvement se grave bien mieux dans la mémoire, que lorsqu'il est noyé dans une foule de mots qui la surchargent. C'est sans doute dans cette vue que Boileau a rempli son Art Poétique de vers pleins de précision, & par cette raison, faciles à retenir.

[Delille notes that his translation is only about 220 lines longer than original; he emphasizes that he is not looking for "la gloire puérile" of offering the same number of lines as the original, but that he is attempting to render "la rapidité de l'original."]

//44// Mais le devoir le plus essentiel du Traducteur, celui qui les renferme tous, c'est de chercher à produire dans chaque morceau le même effet que son Auteur. Il faut qu'il représente, autant qu'il est possible, //45// sinon les mêmes beautés, au moins le même nombre de beautés. Quiconque se charge de Traduire contracte une dette; il faut pour l'acquitter, qu'il paie non avec la même monnaie, mais la même somme. Quand il ne peut rendre une image, qu'il y supplée par une pensée; s'il ne peut peindre à l'oreille, qu'il peigne à l'esprit; s'il est moins énergique, qu'il soit plus harmonieux; s'il est moins précis, qu'il soit plus riche. Prévoit-il qu'il doive affaiblir son Auteur dans un endroit? qu'il fortifie dans un autre, qu'il lui restitue plus bas ce qu'il lui a dérobé plus haut, en sorte qu'il établisse partout une juste compensation; mais toujours en s'éloignant, le moins qu'il sera possible, du caractère de l'ouvrage, & de chaque morceau. C'est pour cela qu'il est injuste de comparer chaque vers du Traducteur au vers du texte qui y répond. C'est sur l'ensemble & l'effet total de chaque morceau qu'il faut juger de son mérite.

Mais pour Traduire ainsi, il faut non-seulement se remplir, comme on l'a dit si souvent, de l'esprit de son Poète, oublier ses moeurs pour prendre les siennes, quitter son pays pour habiter le sien; mais aller chercher ses beautés dans leur source, je veux dire dans la nature; pour mieux imiter la manière dont il a peint les objets, il faut voir les objets eux-mêmes. Et à cet égard c'est composer jusqu'à un certain point, que de

Traduire.

//46// C'est en voyant la campagne, les moissons, les vergers, les troupeaux, les abeilles, tous ces tableaux délicieux qui ont inspiré l'Auteur des Géorgiques, que j'ai cru sentir quelque étincelle du feu nécessaire pour le bien rendre; jamais je n'ai trouvé la Nature plus belle qu'en lisant Virgile; jamais je n'ai trouvé Virgile plus admirable qu'en observant la nature: la Nature, en un mot, a été pour moi le seul Commentaire de celui de tous les Poètes qui l'a le mieux imitée.

Voilà les idées que je me suis faites sur la Traduction. Je sens combien je suis loin de les avoir remplies; mais j'ose dire que cet ouvrage seroit parfait, s'il n'avoit fallu pour le rendre tel qu'un goût vif pour la Poésie, la plus grande admiration pour Virgile, & le plus grand respect pour le Public.

[Delille dismisses existing translations of Georgics by Marolles ("qui traduisoit plus mal en vers qu'en prose"), Segrais ("On ne le lit pas plus que son *Énéide*"), Martin, Pinchêne (nephew of Voiture).]

[Final paragraph (47) on notes, mainly explications of "Virgile par Virgile," but also texts for comparison by other writers in the same genre; contemporary observations on plants, etc.]

Enfin, je n'ai rien négligé pour rendre utile cette partie de mon ouvrage; j'ai tâché de faire en sorte qu'elle obtint grace pour l'autre, & de réparer, en interprétant bien les vers de Virgile, le tort que je puis leur avoir fait en les traduisant mal. [fin]